

## Raconter les camps : « *Se taire est impossible* » (Semprun, Wiesel)

### I. La parole refusée

#### Introduction- Un besoin irrépressible de parler

Encore au camp, un des facteurs de survie est une volonté supérieure de sortir pour pouvoir parler, dire au monde entier ce qui s'est passé et être la parole de tous les amis qui y ont trouvé la mort. Charlotte Delbo la décrit comme une volonté qui « *nous tenait comme un délire de supporter, d'endurer, de persister, de sortir pour être la voix qui reviendrait et qui dirait...* » (Delbo, III, Mado p.47)

« ... Et puis, le reste de la vie, il a fallu essayer de parler de ce qui nous était arrivé. On l'a fait en souvenir de ceux qu'on a laissés. ... Nous n'avions qu'un seul souci c'était de s'en sortir, non seulement pour vivre, mais pour dénoncer » (Entretien avec Alexandre Kohn (Auschwitz), in M.B.)

Ce désir est toujours présent au retour ; comme le raconte R. Antelme, « *...durant les premiers jours qui ont suivi notre retour, nous avons été, tous je le pense, en proie à un véritable délire. Nous voulions parler, être entendus, enfin.* » (*L'espèce humaine*, avant-propos).

Cette promesse de parler sera tenue : « *...des conférences, des monographies, des mémoires apportent chaque jour devant l'opinion des témoignages concordants, unanimes, irrécusables.* » (M Delfieu Récit d'un revenant. Mathausen-Ebensee, 1944-1945 ; in A. Wieviorka, *Dép et gén*, 174) Mais la réception de cette parole se heurte à plusieurs difficultés, inhérentes aux déportés mais aussi à l'entourage proche et la société.

#### a) Une parole difficile, décalée

(...) *Qu'on revienne de guerre ou d'ailleurs  
quand c'est d'un ailleurs  
où l'on a parlé avec la mort  
c'est difficile de revenir  
et de parler aux vivants.* (...) Ch. Delbo, III-45

Malgré ce désir de raconter, les déportés découvrent « *le fossé entre le monde* » et eux (Delbo, II-113). Fossé dû à une connaissance intime de la mort; connaissance qui ne se dit pas, ne se partage pas, ni avec la société ni avec la famille : « *...j'avais appris / là-bas / qu'on ne peut pas parler aux autres* » (Delbo, II-188). Les premiers contacts sont donc souvent difficiles : « *Le monde dans lequel nous venions d'être si subitement réintroduites nous était étranger* », (Denise Dufournier, in M.B.); ils ne se sentent pas « *sur la même planète* » (Antelme)

Leurs corps n'en ont pas fini avec cette expérience ; physiquement et moralement, ils vivent un certain temps en « *suspension d'existence* » (Delbo III, le retour). Coller à la vie « réelle », être en adéquation avec elle demande du temps et beaucoup d'efforts ; il faut donc du temps aussi pour pouvoir enfin « dire ».

Parler, oui : mais avec quels mots ?

Ils font l'expérience de **l'inadéquation des mots** pour dire leur vécu et leurs souffrances. Antelme parle d'une « *...disproportion entre l'expérience ... vécue et le récit qu'il était possible d'en faire...* », et « *... dès les premiers jours, ... il nous paraissait impossible de combler la distance que nous découvriions entre le langage dont nous disposions et cette expérience ...* » (avant-propos)

Un écart se creuse entre leur parole et ce qu'entendent les gens : « avoir faim, froid » ne signifie pas la même chose pour la personne qui revient de camp et pour celle qui a eu faim et froid en France : « *...nos mots à nous / vous ne les comprenez pas* » (Delbo, III, 77). « *Ils disent : j'ai peur, j'ai faim, j'ai froid, j'ai soif, j'ai sommeil, j'ai mal comme si ces mots-là n'avaient pas le moindre poids. (...) Tous leurs mots sont légers. Tous leurs mots sont faux. Comment être avec eux quand on ne porte que des mots lourds, lourds, lourds ?* » (Delbo III, Mado)

De plus, pour répondre à une question, il faut parfois expliquer une multitude de choses ; certains éprouvent au début une fatigue à trop raconter et préfèrent qu'on les laisse tranquille ; « ... **au début, je n'avais pas envie de parler aux gens. C'était trop difficile**, après avoir parlé pendant des jours et des jours avec les camarades. Avec les gens, il fallait toujours commencer par une explication. Pour répondre à la moindre question, il fallait d'abord faire une introduction, décrire les lieux, l'heure, le temps qu'il faisait, préciser qui était celui-ci, qui celui-là. A n'en pas finir. » (Delbo, III, Jacques 151)

Souvent, les déportés éprouvent **un sentiment de culpabilité** ; « *Que nous soyons là pour le dire est un démenti à ce que nous disons* » (Delbo, III, Mado) Comment ne pas éprouver de malaise à être un survivant et expliquer qu'on ne pouvait pas survivre ?

Toutes ces difficultés vont souvent les conduire à un refus tacite de parler, sauf entre eux, de façon informelle ; « *Toi, tu comprends ce que je veux dire, ce que je sens. Les gens, non. Comment comprendraient-ils ? Ils n'ont pas vu ce que nous avons vu.* » (Delbo, III, Mado)  
Simone Veil raconte que pendant les réunions de famille, elle s'isole avec sa belle-sœur déportée pour parler.

## b) Une parole non entendue

Certains **refusent de croire** ce qui est raconté, pensent que le récit est exagéré : « *Vous ne croyez pas ce que nous disons/parce que/si c'était vrai/ce que nous disons/nous ne serions pas là pour le dire./Il faudrait expliquer/l'inexplicable...* » (Delbo, III, 78), c'est-à-dire pourquoi certains sont vivants et d'autres non.

« *Quand nous sommes rentrés, nous avons commencé à raconter tout ce qui nous était arrivé. Mais dans une indifférence presque générale. Avec un sentiment de culpabilité chez certains qui justement ne voulaient pas entendre parce que c'était trop horrible. D'autres qui ne voulaient pas le croire parce que c'était inimaginable.* » (A. Kohn, in M.B., 132). De plus, les Français, avides de renseignement en 1945, tombent vite dans **l'indifférence**.

D'autres ont **peur d'entendre**. Dans *Le sang et l'or*, Julien Unger essaie de parler à sa mère de sa déportation ; celle-ci l'interrompt : « *Oh, arrête, ne dis plus rien, tu me fais peur* », (cité in M.B.)  
« *J'en parle à mes collègues, surtout aux jeunes. Je m'arrête quand je les vois prêts à pleurer. Je les vois prêts à pleurer alors que j'ai l'impression de raconter si calmement, si froidement, si platement.* », (Delbo, III, Mado)

Henri Borlant raconte qu'il a entendu une femme « ... nous expliquer qu'à chaque fois, lorsqu'à la fin d'un repas, ..., elle commençait à raconter un épisode de son aventure concentrationnaire, il se trouvait toujours quelqu'un pour dire : « Sarah, passe-moi le sel » » (Entretien, in M.B.)

« *Surtout, après ce qu'on avait vécu, comment raconter quand on ne vous sollicitait pas pour raconter ? Quand on était huit sur deux paillasses, que le troisième, à côté de vous était mort du typhus dans la nuit, que certains voulaient le garder pour avoir sa gamelle de soupe, que d'autres voulaient le balancer par la fenêtre, comment voulez-vous raconter cela aux gens ? C'était très difficile. A l'époque, on ne peut pas dire que les gens étaient vraiment à l'écoute. Pour eux, l'occupation, c'était le manque de bouffe. Que voulez-vous expliquer à ces gens-là ? Alors, on s'est tus.* » (Entretien avec Jacques Sergent, Dachau, in M.B.)

Il y a une **gène des gens** à poser certaines questions, et aussi une **gène des déportés** à y répondre (pudeur plus peur des réponses) pour tout ce qui a trait au corps ou qui peut paraître tabou (vol entre déportés, comportements « non recevables moralement », cas d'anthropophagie...). L'entourage se contente alors de poser des questions simples qui limiteront la gêne des deux côtés.

Enfin, certains **pensent aider en occultant** ce passé et les traumatismes qui y sont liés : « *Je me souviens de ma mère, qui pourtant était un être adorable, un jour j'ai voulu lui parler de quelque chose, elle m'a dit alors : « Arrête, tu en as assez bavé comme ça, ce n'est pas la peine de ressasser tout ça. » Elle ne se rendait pas compte que ce dont nous avons besoin, c'était justement de parler. On ne parlait pas, parce qu'on ne voulait pas nous écouter et ensuite, cela semblait de plus en plus invraisemblable. Moi, en plus, je suis arrivée rebondie, je faisais une anémie grasseuse, je n'étais pas maigre, ça n'inspirait pas pitié.* » (Yvette Bernard-Farnoux, in M.B.)

### c) Une parole confisquée

Associations et partis politiques « volent » la parole aux déportés en imposant une vision du système concentrationnaire, une mémoire de la déportation.

Les associations reproduisent le clivage politique du pays et véhiculent un discours beaucoup plus idéologique que scientifique. La déportation raciale n'y trouve pas sa place (elle n'entre pas dans le discours héroïsant de la résistance ; la parole juive est d'autant moins entendue que certains rescapés parlent ou écrivent en yiddish).

La parole des déportés est souvent éclipsée par la presse : les journalistes accordent plus d'importance aux photos, pensant qu'elles parlent d'elles-mêmes.

Quant au gouvernement, il joue un rôle déterminant dans la constitution d'un discours officiel et dominant sur la déportation, évacuant de fait, tous les récits particuliers.

Dès 1945, le ministre des Prisonniers, Déportés et Réfugiés est chargé de publier l'histoire de la déportation ; une commission est créée à cette fin. De plus, le service d'information des crimes de guerre publie « *Camps de concentration* », livre d'Eugène Aroneau, montage d'interviews et de documents pour créer un camp « type » où sont gommées toutes spécificités (de camps, de déportés, de statut de déportés à l'intérieur du camp).

## II. La parole substituée : l'écriture comme *volonté de parole* (Daniele Jalla)

Face à tous ces échecs de la parole, les mots et l'écrit vont prendre le relai. Leur but est d'**informer** (« *Ces récits, représentant toute la palette de l'univers concentrationnaire, mettent à la disposition du public un savoir considérable. Ils permettent notamment d'appréhender l'infinie variété des situations concentrationnaires* », A. Wievorka, in M.B.) ; ils représentent un **engagement civique** en mettant en garde contre la barbarie. Mais ils servent aussi parfois **d'exutoire, d'apaisement, voire de thérapie** : c'est le cas de P. Levi, qui comme d'autres « *sont arrivés à la vie, parce qu'ils ont réussi à écrire vite.* » (Semprun, in *Se taire est impossible*)

Tout d'abord dans les récits de déportation ; A. Wievorka a recensé 107 témoignages publiés entre 1945 et 1947. Beaucoup d'autres ne le sont pas.

« *Ici, ce petit coin, je l'appelle mon bureau. Je m'y enferme quand j'ai besoin de méditer, de lire ou d'écrire. L'après-midi, j'écris. Oh ! je ne suis pas un écrivain, je ne me prends pas pour un écrivain. J'écris pour moi. (...)* (les livres) *Il n'y en a pas beaucoup sur Auschwitz. C'est un peu pour cela que j'écris. Tiens, tu vois, j'ai plusieurs cahiers. Je les fais circuler* » (Delbo, III, Marie-Louise, 83sq)

Elisabeth Will, trente-six mois après son retour de Ravensbrück a l'intuition que seul le romancier pourrait transmettre « *les nuances d'horreur* » ; « *Seul un récit qui serait une œuvre d'art saurait restituer (...)* ce que fut véritablement notre existence en enfer. » (cité par A. Wievorka, in *Déportation et Génocide*)

Dans la littérature, dont les plus beaux textes se situent dans les années d'après-guerre. Antelme et Delbo disent « suffoquer » lorsqu'ils doivent raconter. Car c'est « *l'une de ces réalités qui dépassent l'imagination.* » ; ils doivent donc passer par l'imagination, la littérature pour « *essayer d'en dire quelque chose.* » (Antelme, av-propos)

Charlotte Delbo avait déjà envisagé d'écrire le témoignage de sa déportation et de ses compagnes, encore internée. Elle rédige « *Aucun de nous ne reviendra* » dans les six premiers mois de son retour. Mais elle aussi sent qu'il faut plus qu'un témoignage : une vraie œuvre littéraire. Elle garde donc ce texte et le revoit régulièrement, pour ne le publier que vingt ans plus tard, en 1965.

Encore plus tôt, dans une lettre du mois de décembre 1942, Ety Hillesum, internée au camp de Westerbork (Hollande), écrit : « *Un soir d'été, j'étais en train de manger ma ration de chou rouge en bordure de ce champ de lupins tout jaune qui s'étendait entre notre cantine et la baraque de désinfection, et je déclarai d'un ton méditatif et inspiré : « Il faudrait écrire la chronique de Westerbork. » A ma gauche, un homme d'un certain âge – lui aussi mangeur de chou rouge – répondit : « Oui, mais il faudrait être un grand poète. » Il avait raison, il faudrait être un grand poète, les récits journalistiques ne suffisent plus.* » (in *Lettres de Westerbork*)

Semprun, un cas particulier dans la littérature de la déportation (écrit à partir de la thèse d'Antoine Bargel, *Jorge Semprun, Le roman de l'histoire*)

L'expérience de Jorge Semprun : dès le début, il sait que survivre n'est pas seulement revenir, mais revenir **pour** raconter aux autres. Or, la parole ne semble pas suffire ; « *Mais peut-on raconter ? Le pourra-t-on ? Le doute me vient dès ce premier instant. Nous sommes le 12 avril 1945, le lendemain de la libération de Buchenwald.* » (*L'écriture ou la vie*).

Après un silence de quinze années dû à sa vie clandestine, Semprun écrit. Il veut dépasser l'écrit de témoignage brut, ne provoquant pas d'émotion chez le lecteur. Il prend conscience de la nécessité de l'artifice, de l'arrangement du récit dans un but de communication. Le lecteur doit avoir confiance en l'auteur, s'abandonner. Pour cela, il inscrit son « *discours esthétique dans la réalité de l'expérience vécue, à travers l'affirmation fictionnelle d'une relation directe entre l'espace de l'écriture et le domaine de l'histoire.* » (Bargel, ch 1) Peu à peu, la distinction entre Semprun-écrivain et Semprun-personnage s'estompe : les réflexions ou questionnements du premier vont se trouver chez le second ; la distance entre les deux est ainsi réduite. Il se crée un univers esthétique propre.

Le témoignage « oral » confié à la plume se transforme en « témoignage » fictionnel. Dans l'écriture, le personnage, mais aussi l'ensemble des survivants, l'auteur, le lecteur, nous « *refaisons l'expérience à travers le pouvoir de représentation du récit.* » « Il suffit de regarder »-- **il suffit de lire.** » (Bargel, ch1)

« *Il n'y a qu'à se laisser aller. La réalité est là, disponible. La parole aussi.* » (*L'écriture ou la vie*) Semprun fait confiance à cette parole, qui peut être toute puissante. Ainsi, grâce à ce « *pouvoir illimité du langage à représenter la réalité du monde* » (Bargel) nous pouvons faire l'expérience d'un passé qui ne nous est pas accessible, même en imagination.

Mais le lecteur aura-t-il le courage de lire cette parole ? Pour cela, l'auteur doit maîtriser l'artifice du récit, créer une forme spéciale permettant de transmettre la vérité du témoignage.

Pour faire advenir une parole trop difficile, Semprun crée « un désordre narratif », des digressions ; l'évocation de la mort, par exemple, pourra surgir comme quelques gouttes de magma d'une fissure.

Sans début ni fin, le récit illimité est un parcours : un trajet de la pensée et du langage qui traverse l'espace infini, l'arpente, sans carte ni boussole.

Répétition et ressassement sont le seul moyen de s'y retrouver. Semprun crée une forme narrative au sein de l'informe et donne ainsi naissance à la forme dont l'enjeu est celui de continuer à survivre. Forme comme lieu d'une lutte, d'une confrontation entre le désir ou le besoin de raconter « la mort, toute la mort », et le risque mortel que cette entreprise comporte.

« *Je ne possède rien d'autre que ma mort, mon expérience de la mort, pour dire ma vie, l'exprimer, la porter en avant. Il faut que je fabrique de la vie avec toute cette mort. Et la meilleure façon d'y parvenir, c'est l'écriture* » (*L'écriture ou la vie*)

Ainsi le témoignage, avec Semprun devient « *un objet artistique, un espace de création. Ou de récréation* » (*L'écriture ou la vie*)

## Conclusion- La parole retrouvée : le témoignage

« *Parler, c'est donc accomplir un devoir. Parler, c'est un soulagement, c'est se mettre en paix avec sa conscience. Dans un pays de droit, celui qui assiste à un crime se doit de témoigner.* », (interview de H. Borlant in M-B)

Après le retour et souvent l'enfermement dans le silence (retenue pour ne pas choquer et souhait de l'entourage de ne pas entendre), le besoin vital de se retrouver et parler va se concrétiser au sein des Amicales et Associations ; elles deviennent le lieu où peut se dire l'expérience des camps. « *...ce qu'on avait de plus fort sur les expériences vécues, sur les échanges, on ne pouvait les avoir qu'entre nous. On vivait à côté des autres mais on avait le sentiment d'être à part* » (H. Borlant, in M.B., 206) ; « *On avait besoin de se retrouver ensemble, c'était très important* » (I. Grinspan in M.B., 206)

Mais il faut attendre les années 1975-80 pour qu'une vraie parole se libère, parce que la société est enfin prête à l'entendre. Elle s'amorce avec les procès médiatisés, plus une volonté de combattre les propos néonazis.

## → La parole aux enfants

Les « témoignages » d'enfants sont beaucoup moins nombreux : peu sont revenus des camps. Ceux qui ont survécu se sont souvent enfermés dans un mutisme. A leur arrivée à l'Hôtel Lutétia, on demande à des adolescents de raconter ce qu'ils ont vécu, puis d'oublier.

Ou bien leur parole est restée au sein des familles. Il y a peu d'études sur le sujet.

Deux très beaux témoignages existent d'adolescents déportés : *La Nuit*, qu'Elie Wiesel écrit treize ans après sa libération et *Etre sans destin*, publié par Imre Kertész en 1975.

Exemple de paroles « sauvées » (Cf. *Les enfants accusent* », in *L'enfant-shoah*). Création le 28 décembre 1944 de la Commission centrale historique juive ; la commission polonaise recueille des témoignages d'enfants dont la parole est jugée plus « authentique » que celle des adultes, « *parole exemplaire pour donner à entendre l'expérience des victimes du génocide* ». Ces entretiens sont conduits selon une grille très précise. Ils devaient servir à mieux connaître le système concentrationnaire, à aider les enfants, à servir dans les procès à venir ; mais aussi à constituer un récit historique collectif, conception du témoignage aux antipodes de celle qui a cours depuis les années 1950.

La seconde édition, en yiddish, est préfacée par Noé Grüss ; il introduit tous les récits d'enfants. Ceux-ci sont souvent très factuels : les enfants ont du mal à mettre des mots sur des sentiments, à théoriser, à raconter des choses intimes ; les émotions sont trop fortes.

■ **Témoignage de Lili LEIGNEL-ROSENBERG**, mercredi 3 septembre 2014

### « *Parler de la déportation au retour ?* »

Je ne vous parlerai que de ma période enfantine, ma réaction en tant qu'enfant à l'époque. Nous avons tous été libérés au camp de Bergen Belsen par les troupes britanniques le 15 avril 1945. Il y avait cette épidémie de typhus ; maman l'ayant contractée est restée au revier, l'hôpital du camp. Et nous, les trois enfants sommes rentrés seuls en France après un voyage assez long en wagons à bestiaux, un comble ... et nous sommes passés, comme beaucoup de déportés par l'hôtel Lutetia. Je revois encore notre arrivée, c'était incroyable : une foule, les familles et autres étaient au courant du retour des déportés et donc étaient venus nombreux nous attendre et nous voir et, j'étais perdue dans cette foule avec mes frères. Nous avons été reçus à bras ouverts. Mais je me souviens de détails particuliers. Par exemple, les familles retrouvant leurs déportés, c'étaient des scènes tellement émouvantes : ces personnes s'embrassaient, pleuraient, riaient à la fois. C'était de jolies scènes émouvantes qui ont duré toute la journée. Ces familles emmenaient ensuite ces déportés chez elles.

Mais nous, nous n'avions personne. Maman n'étant pas avec nous, nous ne savions où aller et c'est une assistante sociale qui a eu pitié de nous. Elle a demandé à son frère, qui était chirurgien-dentiste à Neuilly, s'il pouvait nous recueillir quelque temps, tous trois, ce qu'ils acceptèrent lui et son épouse avec beaucoup de gentillesse, de chaleur : nous étions bien chez eux ! Là aussi, je me souviens d'un détail touchant, amusant : nous étions si mal en point, si faibles ; et bien le dentiste nous prenait sur son dos tous les soirs pour nous mener dans nos chambres. Ils avaient des enfants, mais nous ne jouions guère, nous n'avions pas le cœur à jouer. Cependant nous y étions bien. (Ce couple vous a-t-il posé des questions ?) Non. Ces personnes agréables voulant justement nous ménager ne nous parlaient de rien, se contentaient uniquement de nous entourer, de nous choyer. Nous ne pensions à rien à ce moment-là ; nous ne pouvions oublier notre passé, nos souffrances mais nous n'en parlions pas. Et puis j'ai eu comme un trait de lumière ; à un moment donné, je me suis dit : « Comment ai-je pu oublier, j'ai de la famille, j'ai une tante qui habite dans les Deux-Sèvres ». J'en ai parlé au dentiste qui a fait des recherches et leur a écrit vraisemblablement.

Ma tante est venue un jour nous chercher à Paris. Elle était aussi très maigre ; la pauvre avait beaucoup souffert, mais on était si heureux de se revoir. J'avais enfin une famille, j'étais vraiment contente, mes frères également. Voulant nous emmener chez elle, nous sommes arrivés dans la gare de Niort : il y avait des journalistes, des gens de la radio, on nous posait des tas de questions mais nous étions perdus dans cette foule, nous ne savions trop que dire, et c'était très impressionnant. Nous sortions d'un univers inhumain, innommable, et se retrouver là dans cette cohue... Nous étions tellement à l'honneur ce jour-là, vous vous rendez compte, trois petits enfants qui rentrent seuls des camps de concentration, sans père ni mère, vraiment nous étions à l'honneur. Nous devions aller chez mes oncles et tante, mais ils avaient un logement trop petit et surtout nos santés ne nous permettaient pas de rester dans la famille.

C'est la Croix-Rouge française qui nous a placés dans un préventorium à Hendaye. Je revois ce préventorium qui s'appelait le « Nid marin ». Nous y étions bien, forcément : on nous donnait à manger à notre faim, on s'occupait de nous, de notre santé ... mais ce n'était pas très chaleureux malgré tout. La directrice était d'une sévérité incroyable. Je nous revois, ou d'autres enfants qui n'étaient pas forcément des enfants déportés, des enfants qui étaient là et qui refusaient de manger. Elle nous y obligeait, voyez-vous, et le lendemain matin au petit déjeuner, elle donnait les restes à ceux qui n'avaient pas voulu manger le soir. Elle était très sévère. Donc, on y était bien sans être tout à fait à l'aise. Et surtout, nos parents nous manquaient toujours. Jusqu'à ce moment-là on ne parlait pas beaucoup. Juste répondre à quelques petites questions des journalistes.

(Il n'y a pas eu de prise en charge par des psychologues au préventorium ?) Ça n'existait pas encore, à l'époque ; personne ne nous a aidés ... nous étions vraiment perdus. Nous avons bien répondu aux questions des journalistes et ceux de la radio, mais des questions assez brèves, vous savez du genre : « Dans quel camp étiez-vous, combien de temps y êtes-vous restés, vos parents ... » ; ce sont des questions auxquelles nous répondions, mais on ne parlait pas réellement de notre vécu pendant près de deux ans dans ces camps. Même après, lorsque enfin maman est venue nous rejoindre ; nous pensions être orphelins, maman étant si malade. On se demandait si elle allait survivre, si elle avait survécu. De papa, nous n'avions pas de nouvelles ; on se croyait orphelins. Alors, quelque temps après, quand maman est apparue, quel bonheur c'était pour nous : nous avions à nouveau notre joie de vivre, maman était là, la vie reprenait un sens. Mais on n'en parlait toujours pas ; c'était tellement traumatisant ce qu'on avait vécu, ce n'était pas le moment d'en parler : nous achevions tout simplement de nous rétablir, de nous consolider et physiquement et moralement, de refaire surface. On y était bien dans ce Nid marin ... cependant on ne pouvait y rester indéfiniment. Il fallait bien songer à rentrer chez nous à Roubaix.

(Pendant cette période, même si vous n'en parliez pas, est-ce que dans la journée vous y pensiez, vous revoyiez des moments lorsque vous étiez au camp, ou faisiez-vous des cauchemars la nuit ?) Nous n'en parlions pas beaucoup, même avant l'arrivée de maman. Nous n'en parlions pas parce que Robert n'en avait pas trop envie, et moi non plus (Robert au retour avait 11 ans 1/2 et moi je n'avais pas tout à fait 13 ans), mais surtout parce que nous étions avec le petit André qui à notre retour n'avait que 5 ans 1/2. Donc, pour ne pas attiser cette peur, pour ne pas le traumatiser, on n'en parlait pas entre nous, devant lui, et même, j'allais dire en dehors de lui, non, parce qu'on était toujours avec lui. On le protégeait, c'était le petit, il n'avait pas papa, pas maman, donc Robert et moi, nous étions ... Donc on n'en parlait pas. Je suis sûre qu'on en avait gros sur le cœur, Robert et moi ; on aurait pu parler mais on ne le faisait pas, pour ménager André et aussi pour nous ménager nous-mêmes.

Nous sommes revenus dans le Nord, avons retrouvé notre maison ; dans quel état : il n'y avait plus rien. Nous avons été pillés à cent pour cent. Nous étions encore de santé fragile, déficiente ; on se demandait comment on allait remonter le cap. Et les voisins ont été exceptionnels ; nos voisins qui nous avaient vu partir mais ne pouvaient rien faire bien sûr pour nous. Ils n'étaient pas riches, mais chacun amenait ce qu'il pouvait, l'un un grand matelas, un autre une table, des chaises, de la nourriture, de la vaisselle ; c'était hétéroclite chez nous, mais c'était offert avec tant de cœur que cela réchauffait le nôtre. Là on s'est dit : « Maintenant papa ne va certainement plus tarder à rentrer lui aussi et on essaiera de reprendre notre vie d'avant ». Malheureusement, quelque temps après, nous avons appris par d'autres déportés que papa étant passé à Buchenwald, le grand camp des hommes, avait tenu cependant le coup jusqu'au bout. Et ce n'est que deux, trois jours avant la libération de Buchenwald par les Américains que les nazis ont rassemblé un groupe de juifs, les ont emmenés hors du camp et là tout le groupe a été mitraillé. On s'est rendu compte alors que plus jamais nous ne reverrions papa. C'était un moment pénible, vous savez, on ne pouvait plus parler de notre passé, nous étions tous trois dans cette peine atroce de nous retrouver sans père, maman sans mari, tous de santé déficiente. Elle devait bien, quand même, élever ses trois petits enfants ; donc courageusement elle a essayé de reprendre son métier, dans lequel elle excellait : elle était couturière. Avec les années, elle a même réussi à se faire une très belle clientèle, et c'est ainsi que petit à petit, nous avons refait surface. Mais, là encore nous ne parlions pas beaucoup.

(Pas beaucoup, ça veut dire quoi : vous parliez un peu ? Avec qui ?) Nous en parlions parfois avec maman... (Le soir ? Dans la journée ? C'était spontané ou elle vous posait des questions ?) Elle ne nous posait pas de questions ; c'était spontané, c'était selon ... (Quand vous en parliez, c'était parce que vous en aviez gros sur le

cœur, il fallait à ce moment-là en parler ?) On en parlait, mais très peu, André n'étant pas présent car déjà couché, on en parlait le soir, mais peu, sans grande envie.

(De quoi parliez-vous exactement ? de choses précises du camp, de moments de la journée, de peurs que vous aviez dans le camp ?) Nous rappelions surtout notre existence dans le camp ; et là on se demandait comment on avait pu tenir, on s'étonnait : il y a eu des milliers et des milliers de morts ; comment nous avons pu tenir ? Et maman disait : « Trois petits enfants, quelle chance exceptionnelle, trois enfants, frères et sœur qui soient rentrés des camps de concentration ! Quel miracle ! ». On ne comprenait pas à ce moment-là, mais bien sûr on appréciait. Longtemps on s'était posé la question ; tous, on avait un sentiment de culpabilité, on se disait : « nous sommes rentrés et il y en a tant qui sont morts » ; il y avait de l'injustice quelque part. Après, avec les années, quand j'ai commencé à témoigner, je me suis dit que si nous étions rentrés, c'est que ça devait avoir un sens. J'essayais de comprendre pour quelle raison et c'est à partir de ce moment-là que je me suis dit que si j'en avais réchappé, si j'étais rentrée c'était bien parce qu'il faut transmettre. Et pourtant je vous assure, à l'époque, j'étais d'un tempérament timide, j'ai encore un fond de timidité, mais pour moi c'était primordial de témoigner. Actuellement, c'est devenu une Mission. Même fatiguée il faut que j'en parle parce que nul ne doit ignorer ce qui s'est passé dans ces camps atroces, nul ne doit ignorer cette idéologie monstrueuse.

(Revenons à ce moment où vous êtes à Roubaix : vous arrivez à Roubaix et vous en parlez très peu, avec votre maman. Après, vous reprenez l'école) Nous avons repris l'école bien sûr en rentrant des camps, nous étions encore d'âge scolaire. Comme je le disais André avait 5 ans ½, Robert 11 ans ½ et moi pas tout à fait 13 ans. Donc nous avons repris l'école et là encore les voisins ont été exceptionnels. Maman ayant peu ou pas de moyens, ils se sont dits : « Nous allons nous occuper de l'éducation, de l'instruction des enfants » et ils nous ont inscrits dans des établissements catholiques. Pour nous, c'était très curieux ; je me souviens de ma réaction : lorsque j'entrais à l'école, le matin, on faisait sa prière, on faisait la prière avant d'aller en récré, en rentrant de récréation, le midi, idem l'après-midi ; j'avais l'impression de toujours faire la prière dans cette classe ! Les religieuses étant au courant de notre passé n'en parlaient pas en classe, mais nous entouraient aussi d'affection. (Elles ne vous faisaient pas parler, elles ne posaient pas de questions...) Personne ; elles ne nous voyaient pas hors des cours et pendant les cours... bien entendu, toute la classe ignorait. (Donc vous ne pouviez pas non plus en parler... Cette chape de plomb a duré jusqu'à quand ? Est-ce que vous vous souvenez à partir de quel moment, enfant, vous avez commencé à en parler un peu ?) J'en ai parlé à des petites amies. (A quel âge ?) J'avais vers les 14-15 ans ; un ou deux ans après, quand j'ai établi des relations un peu plus intimes avec certaines élèves plus sensibles que d'autres. J'en ai parlé, mais n'étalant pas toute cette horreur, simplement expliquant où j'étais passée, le motif pour lequel j'étais passée dans ces camps ; mais vraiment on ne peut pas dire que ça se produisait fréquemment.

(Et leur réaction à ce moment-là ?) La surprise d'abord, la surprise ; et puis même, au début, quand j'en parlais, je me disais : « Pourvu qu'elle ne se détourne pas de moi » ; cela aurait pu se faire, mais j'avais bien ciblé les amies sincères. Et donc, ça ne s'est pas produit, fort heureusement, parce que je ne sais pas comment j'aurais réagi. Vous savez, avec ma nature discrète, je n'aurais pas fait d'éclats mais ça m'aurait marquée pour la vie. Heureusement ça ne s'est pas produit, mais je ne peux pas dire que nous en parlions ouvertement, à droite, à gauche ; non, on en parlait toujours qu'avec des personnes choisies, et surtout à la maison on évitait d'en parler. Toujours pour ménager André d'abord, mais surtout pour nous aussi, parce que nous avions souffert ensemble et vous savez ce que c'est : en famille, la pudeur, on ne voulait pas faire souffrir maman en lui rappelant ; elle ne voulait pas non plus nous faire de la peine. Au fond, pour éviter de se faire de la peine, personne n'en parlait à la maison. Mais bien sûr, ça restait ancré dans nos mémoires. Ce n'est que bien longtemps après, comme beaucoup de déportés, qu'on s'est mis à parler.

(Pour un enfant, je pense que c'est différent quand même ; le processus n'est pas le même.) Nous étions traumatisés, on ne pouvait pas en parler ; non seulement parce qu'on ne nous croyait pas, parce qu'on ne pensait pas à ça, étant enfants, mais parce que c'était trop intime ce qu'on avait souffert, trop personnel, on ne pouvait pas en parler aux autres. Il n'y avait que nous qui nous comprenions, et nous nous comprenions sans en parler.

(Y a-t-il un moment où cette barrière s'est un peu ouverte, peut-être avec l'âge ou avec des circonstances particulières ?) Avec les années, bien entendu, nous en parlions un peu plus, surtout Robert et moi. André étant toujours un peu en deçà. Parce que, il l'a dit plus âgé, il était mal dans sa peau et il avait mal vécu, comme nous tous, cette période terrible. Mais il n'y avait pas de mots, de faits précis pour lui ; il était trop jeune, il était simplement mal dans sa peau. Et c'est pour cela que par la suite, longtemps après, il a voulu reprendre des études pour être enseignant, parce qu'il s'est dit que pendant toute cette période où il enseignerait, il aurait le temps de faire une thèse sur la condition des enfants dans le système concentrationnaire. Il a mis plus de

quinze ans à la faire cette thèse ; il s'imaginait, à tort, qu'il allait évacuer tout ce mal en la faisant. Mais en réalité, c'est toujours en lui, et je pense que jusqu'à la fin de sa vie, il sera toujours mal. Il est toujours très nerveux, très chatouilleux sur la question. Il parle en tant qu'historien de cela, mais pas de ses souvenirs personnels ; il est définitivement bloqué là-dessus. Ce n'est pas étonnant, chaque déporté réagit à sa façon. J'ai un cousin et une cousine, jeunes aussi, qui ont été déportés en même temps que nous; eux n'en parlaient pas du tout, c'était un sujet tabou. Ils nous disaient : « Non, nous ne souhaitons pas, passe à autre chose ».

(Ils avaient le même âge que vous ou ils étaient plus âgés ?) Un an de plus la cousine, même pas tout à fait un an de plus et le cousin avait 17 ans. Lui aussi, a beaucoup souffert, il était presque adulte ; il était dans le camp des hommes où il a énormément souffert et il s'est replié sur lui-même.

D'ailleurs ses enfants lui ont reproché de s'être tu, de ne pas en avoir parlé, mais il ne pouvait pas.

Vous savez, maintenant, j'admets toutes les positions ; chacun réagit comme il le peut. Nous n'en avons pas parlé pendant longtemps, nous les enfants, mes frères et moi-même. Mais heureusement, par la suite j'en ai compris la nécessité pour moi-même.

(Vous parliez des cauchemars : ont-ils duré tout le temps, sont ils revenus par période uniquement) Ce n'était pas quotidien ; nous avons des cauchemars régulièrement mais pas quotidiens. Et par la suite, de nombreuses années après, nous avons encore toujours des cauchemars. Mais est-ce réellement lié à ça ? Je le crois, parce que j'ai des visions épouvantables dans ces cauchemars et je me débats. Mon mari me réveille parce que je donne des coups de pied, je me débats. C'est vrai qu'il y en a moins qu'auparavant, mais il me reste de cette enfance maltraitée des phobies.

Par exemple j'ai très peur des chiens ; vous savez, ces chiens dans les camps étaient féroces, dressés pour attaquer les déportés. Nous en avons une peur bleue ; au fond, je crois que c'est ce qui m'a marquée le plus, les chiens. Vous savez, c'est terrible de penser que des enfants ... nous avons passé deux années terrés dans nos blocks. On n'osait pas trop sortir parce que dans les allées se promenaient les SS avec leurs chiens, ces brutes maudites, inhumaines ... ; donc ne voulant pas les rencontrer, on restait enfermés, bloqués dans la peur, ne revivant, ne respirant mieux que le soir lorsque maman rentrait de l'arbeit. Mais toute la journée, seuls dans les blocks, on avait une frousse bleue, nous les enfants. Donc ces chiens m'ont terriblement marquée. Vous savez, même à l'heure actuelle j'ai encore peur des chiens. Mais il y a également d'autres phobies, c'est-à-dire la peur du noir. Mon mari était malheureux au début, lui qui aimait dormir dans une chambre avec de la pénombre, une chambre noire. Mais jamais je ne pouvais supporter des volets ou des doubles rideaux ; ça m'angoissait terriblement et je mettais une petite lampe, mais je ne pouvais pas dormir. Donc, depuis toujours, nous dormons avec les fenêtres non obstruées de la clarté. Même actuellement, soixante dix ans après, il y a quelque chose qui en est resté : j'ai beaucoup de difficulté pour aller me coucher le soir. Mon mari part se coucher à des heures normales, régulières ; et je traine, je n'ai jamais envie d'aller me coucher : il y a une force néfaste qui me retient. Je n'ai pas envie d'aller me coucher, ça me rend triste, le soir je suis triste. Autant dans la journée j'ai du punch, je suis dynamique ; le soir je retarde, je ne saurais l'expliquer, mais c'est un moment pénible pour moi. Je regarde n'importe quoi à la télé pour ne pas aller au lit et j'y vais en traînant les pieds vers 1 h quand c'est tôt, 2 h ou 3h. Je ne commence à revivre dans le lit qu'avec la clarté du jour ; quand le soleil se lève, c'est là que je m'endors, que je me sens apaisée. Donc, il n'y a pas toujours des visions atroces, mais je suis mal.

(Je reviens sur votre jeunesse quand vous aviez entre 15 et 20 ans. Y a-t-il eu des moments, où étant proche de quelqu'un, vous avez eu envie de parler, vous avez senti en vous un besoin de parler mais quelque chose a fait que finalement vous vous êtes tue, parce que vous n'aviez pas les mots, vous aviez peur des réactions de la personne ?)

Certainement. Il y a un peu de tout cela ; je peux dire que je n'en ai pas parlé ouvertement avant mes débuts de témoignages. Je n'en parlais pas parce que je n'en avais pas envie. Je n'en avais pas envie ... (A cause de quoi ?) A cause de quoi ? A cause de ne pas trouver les mots suffisants pour ... c'était quelque chose pour moi de tellement épouvantable ; il n'y avait pas de mots pouvant expliquer cela et je me disais que personne ne me comprendrait. Je préférais garder cette horreur pour moi seule, et au fond, j'aurais peut-être été plus heureuse d'en parler, d'évacuer.

(Avez-vous fait l'expérience, justement, de commencer à parler, pensant que ça allait être bien reçu et de vous rendre compte en commençant, qu'il y avait une sorte de barrage ?)

C'est arrivé, pas fréquemment, mais c'est arrivé que je commence à raconter et je voyais dans le regard de l'autre qu'il était bien sûr compatissant, mais qu'il ne pouvait pas l'imaginer, qu'il ne comprenait pas réellement. C'était plus une réaction sympathique vis-à-vis de moi. Et alors, je me suis dit que ce n'était pas la peine, je n'en parlerais à personne, j'étais décidée à l'époque (ça, c'était à quelle époque ?) ça c'était ... jusqu'



à l'âge de 18 ans je n'en parlais pas et même après, adulte, je n'en éprouvais pas le besoin. Je crois que je me sentais incomprise, je pensais, même à tort, que certains s'en fichaient. On nous a parfois laissé entendre que c'était de l'histoire ancienne, qu'on n'allait pas en parler toute sa vie quand même : ça vexait au plus haut point. Je me suis dit : « On ne pourra jamais me comprendre, je ne pourrai en parler qu'avec des déportés », et c'est pour ça qu'à un moment donné je disais : « les déportés c'est ma grande famille, c'est là que je me sens bien parce que là on se comprend ». Et bien, même là, vous savez, on ne comprenait pas forcément parce que les déportations d'adultes, ce n'était pas tout à fait la déportation d'enfants. On disait, « Oui, oui, les pauvres enfants » mais je ne me sentais pas vraiment comprise non plus. Au fond, je n'aurais pu en parler qu'avec des enfants. Mais les enfants que j'ai connus, beaucoup malheureusement ne sont pas rentrés ; et ceux que j'ai connus ne voulaient plus en parler. C'était un rideau, on ne pouvait pas en parler avec des enfants proches, c'est-à-dire cousins cousines, c'était sujet tabou. Donc je ne pouvais en parler à personne. A la maison je n'en parlais pas pour ne pas faire souffrir, par pudeur, et je ne voyais pas à qui je pouvais m'adresser. Vraiment, je me sentais incomprise à l'époque, incomprise, malheureuse, repliée un peu sur moi, (Porteuse d'une autre histoire en fait...) Voilà, d'une autre histoire. (Ni celle des enfants, ni celle des adultes déportés...) Les enfants, je ne pouvais pas en parler avec les enfants donc je ne pouvais pas échanger ; les adultes n'avaient pas la même histoire que moi, je ne pouvais pas en parler non plus. J'étais malheureuse à l'époque, comme alourdie par le poids de ce passé, mais ne le conservant que pour moi. Voilà, c'était mon histoire et jamais je n'aurais imaginé à ce moment là qu'un jour tout se déclencherait.

(Avant de parler de ça, quand aujourd'hui vous en parlez avec Robert, avez-vous le sentiment qu'il a vécu l'après déportation comme vous, ce sentiment de ne pas pouvoir parler aux enfants, de ne pas être compris des adultes et d'être obligé de vivre seul avec une histoire différente de celle des autres ?) C'est curieux, les trois enfants, nous avons subi bien sûr les mêmes choses puisque nous étions ensemble. J'ai l'impression (c'est mon impression, je n'en ai même pas parlé avec mes frères) que André n'a pas pu ressentir la même chose, (trop petit, il n'y avait que cette peur en lui ... et puis à partir du moment où sa maman était là, elle le protégeait de tout). Avec André, je ne pouvais pas en parler, il ne ressentait pas les choses de la même façon. Quant à Robert, il était de mon âge, donc on aurait pu parler, mais je n'ai pas l'impression que c'était ce qui le tracassait le plus ; je n'ai pas l'impression que Robert attachait autant d'importance que moi à ce terrible passé. Il ne pouvait l'oublier, certes, il était marqué dans sa chair, mais j'ai l'impression qu'il voulait comme tirer un petit trait sur ce passé, il voulait aller vers d'autres choses, vers la vie. Tandis que moi, j'ai mis longtemps à passer ce cap en disant « mais il faut vivre » ; j'y ai pensé sans cesse et ne pouvant partager ces émois, ces tristesses avec d'autres, j'étais assez malheureuse à l'époque. Et puis après, avec les années, bien sûr, j'ai compris l'importance du témoignage et tout a changé à partir de ce moment-là. Il me fallait rencontrer le plus possible de jeunes, leur expliquer ce qu'étaient la guerre, l'inhumanité et la barbarie ; les mettre en garde contre la résurgence du racisme, de l'antisémitisme, de la xénophobie malheureusement toujours présents. Je leur demande toujours d'être vigilants, de combattre les fléaux du nazisme en étant tolérants, en acceptant les différences physiques, religieuses ou autres. En un mot « en se conduisant bien, en êtres dignes et conscients ! » Ils comprennent ... j'en suis sûre.

(J'ai volontairement gardé quelques redites et la longueur des phrases, pour faire entendre la musique de la parole de Lili. P.S.)

## ■ Documents

### 1- Robert Antelme, *L'espèce humaine*, avant-propos

« Il y a deux ans, durant les premiers jours qui ont suivi notre retour, nous avons été, tous je pense, en proie à un véritable délire. Nous voulions parler, être entendus, enfin. On nous dit que notre apparence physique était assez éloquente à elle seule. Mais nous revenions juste, nous ramenions avec nous notre mémoire, notre expérience toute vivante et nous éprouvions un désir frénétique de la dire telle quelle. Et dès les premiers jours, cependant, il nous paraissait impossible de combler la distance que nous découvrions entre le langage dont nous disposions et cette expérience que, pour la plupart, nous étions encore en train de poursuivre dans notre corps. Comment nous résigner à ne pas tenter d'expliquer comment nous en étions venus là ? Nous y étions encore. Et cependant c'était impossible. A peine commencions-nous à raconter, que nous suffoquions. A nous-mêmes, ce que nous avions à dire commençait alors à nous paraître inimaginable. Cette disproportion entre l'expérience que nous avons vécue et le récit qu'il était possible d'en faire ne fit que se confirmer par la suite. Nous avons donc bien affaire à l'une de ces réalités qui font dire qu'elles dépassent l'imagination. Il était clair désormais que c'était seulement par le choix, c'est-à-dire encore par l'imagination que nous pouvions essayer d'en dire quelque chose. »

### 2- Charlotte Delbo, T3, *Mado* (extraits) :

(...) Je ne suis pas vivante. Je me regarde, extérieure à ce moi-là qui imite la vie. Je ne suis pas vivante. Je le sais d'une connaissance intime et solitaire. Toi, tu comprends ce que je veux dire, ce que je sens. Les gens, non. Comment comprendraient-ils ? Ils n'ont pas vu ce que nous avons vu. Ils n'ont pas compté leurs morts chaque jour à l'aurore, ils n'ont pas compté leurs morts chaque jour au crépuscule. Nous avons passé les jours à compter le temps, nous avons passé le temps à compter les morts. Nous aurions eu peur de compter les vivants. Et pour chaque mort que nous comptions, nous n'avions ni regrets ni larmes. Une douleur exténuée. Nous n'avions qu'effroi, et anxiété : combien de jours jusqu'à ce qu'on me compte, moi ? Comme nous avons compté le temps ! « Le temps que l'on mesure n'est point mesure de nos jours. » Là-bas, si. C'était un poème que tu récitais. Je m'en souviens toujours. Combien de jours jusqu'à ce qu'on me compte, moi ? Qui restera pour me compter ? Tu vois bien que ce n'est pas possible. Avec cette volonté qui nous tenait comme un délire de supporter, d'endurer, de persister, **de sortir pour être la voix qui reviendrait et qui dirait**, la voix qui ferait le compte final. Avec un vide glacé : pourquoi revenir si je suis la seule qui revienne ? Et me voilà, moi, mais morte aussi. **Ma voix se perd. Qui l'entend ? Qui sait l'entendre ? Elles aussi elles voulaient rentrer pour dire. Tous voulaient rentrer pour dire.** Et moi, je serais vivante ? Alors que je ne peux rien dire. Vivante, alors que ma voix s'étouffe ? **Que nous soyons là pour le dire est un démenti à ce que nous disons.** » (...)

(P.52 dans la clandestinité : faire semblant d'être comme tout le monde en frôlant la mort. Au retour : faire semblant d'être comme tout le monde en frôlant la vie. P.53 parle de la déportation autour d'elle. Pour que leur lutte pour survivre, les morts, n'aient pas servi à rien, n'aient pas été inutiles) :

« **J'en parle à mes collègues, surtout aux jeunes.** Je m'arrête quand je les vois prêts à pleurer. Je les vois prêts à pleurer alors que j'ai l'impression de raconter si calmement, si froidement, si platement. Tu vois, je raconte aux autres. A mon mari, non. Lui, je voudrais sentir qu'il comprend. **Pour les autres, je n'attends pas qu'ils comprennent. Je veux qu'ils sachent**, même s'ils ne sentent pas ce que je sens moi. Ce que je veux dire quand je dis qu'ils ne comprennent pas, que personne ne peut comprendre. Au moins doivent-ils savoir. » (...)

(P.61 Parler, avec quels mots ?)

(...) Ils disent : j'ai peur, j'ai faim, j'ai froid, j'ai soif, j'ai sommeil, j'ai mal comme si ces mots-là n'avaient pas le moindre poids. (...) Tous leurs mots sont légers. Tous leurs mots sont faux. Comment être avec eux quand on ne porte que des mots lourds, lourds, lourds ?

(P.63 Silence des autres, pensant ainsi protéger.) (son mari :) « (...) Je sais par où tu es passée. Je sais qu'on ne revient pas de là-bas sans garder des cicatrices qui se redéchirent au moindre effleurement. **C'est pour cela que je ne t'en parle jamais. Je veux t'aider à oublier. Parler fait mal. Il ne faut pas en parler si on veut oublier.** » Tu vois, tout est faux. Ceux qui nous aiment veulent que nous oublions. Ils ne comprennent pas, d'abord que **c'est impossible**, qu'ensuite, oublier ce serait atroce. » (...)

### 3- Henri Borlant, « *Passe-moi le sel* », Témoignage in *La Libération des camps et le Retour des déportés* Henri Borlant a accepté de témoigner à propos de son expérience concentrationnaire.

Ce médecin, déporté à Auschwitz en juillet 1942 à l'âge de 15 ans, est aussi membre de « Témoignages pour Mémoire », association qui s'est fixée pour mission de recueillir des témoignages filmés de survivants de la Shoah.

Témoigner pourquoi ? Témoigner comment ? Par devoir d'abord. On a le sentiment qu'on le doit aux disparus. Pour eux, au moins, il nous faut raconter. Il nous faut faire savoir la souffrance de ceux qui sont morts et dont on a voulu effacer toute trace de leur existence. Témoigner aussi pour mettre en échec la volonté des nazis qui ont tout fait pour que personne ne sache jamais.

Quels auraient été le résultat et les conséquences d'un travail d'historiens entrepris par exemple à la rentrée universitaire d'octobre 1945 ? Des témoins en plus grand nombre, plus jeunes, des souvenirs intacts. Une mémoire qui n'était pas encore altérée ni parasitée par des lectures, ou le récit des autres, des interférences de toutes sortes. Des témoignages avec des dates précises, des noms exacts livrés à chaud.

Cependant, il n'y a pas que des inconvénients à ne témoigner que cinquante ans plus tard : un certain recul, une vue d'ensemble, une réflexion, des documents sont apparus qui étaient inconnus ou cachés en 1945. Je suis et je me sens, avant toute chose, un survivant et un témoin. De mon propre martyre bien sûr, mais ça, chacun de nous s'en arrange comme il peut et c'est affaire personnelle. Le plus difficile est de se dire qu'en ce qui concerne les disparus, ceux qui n'ont que nous pour faire savoir, nous n'avons pas la liberté de nous taire. Sinon, qui saura comment s'est déroulée la captivité de mon père et de Bernard, mon frère, entre le moment de l'arrestation le 15 juillet 1942 à Saint-Lambert-du-Lallay dans le Maine-et-Loire, et leur mort. Pour Denise, ma sœur, je n'ai jamais rencontré de survivante qui l'ait connue.

De notre convoi, à ma connaissance, aucune femme n'a survécu.

Alors se pose le problème de la qualité du témoignage. Ne pas trahir la vérité. Ne pas les trahir en les racontant. Quand je pense au désir, au besoin que nous avons de faire savoir au monde ce qu'était le sort des déportés alors même que nous pensions notre mort prochaine. Combien sont morts en demandant, prière ultime, au compagnon d'infortune: «Tu leur raconteras dis, si tu reviens » ? Et ceux qui, sélectionnés pour la chambre à gaz, s'efforçaient de griffonner nom et adresse sur un bout de papier confié à celui qui restait. De façon plus organisée, un ami, Jacques Klinger, alors secrétaire du bureau administratif au block 4 à Birkenau, passe toute une nuit à taper en urgence sur l'unique machine à écrire, des listes de noms par milliers qui devaient sortir du camp lors d'une évasion réussie. Beaucoup étaient prêts à risquer leur vie pour faire savoir au dehors. Notre sort fatal étant programmé, il nous était insupportable de penser que le monde à l'extérieur ignorait tout de notre fin tragique.

Donc impossible de se taire. Alors parler, oui, mais comment dire avec des mots l'inconcevable. Le plus souvent, le récit même édulcoré est insupportable à ceux qui vous écoutent et plus encore si ce sont des membres de famille de disparus.

Qui peut imaginer ce qu'est la faim et la souffrance des esclaves que nous étions ? Dans les conditions de travail, de surmenage physique, effroyable, soumis à un climat éprouvant dans une région insalubre. Avec les coups et les hurlements toute la journée et parfois la nuit. La santé qui se dégrade, l'amaigrissement progressif, les plaies qui se multiplient et qui s'infectent. Les parents et les amis qui chaque jour tombent et meurent autour de vous. Et les épidémies qui font des ravages sur cette population en état de moindre résistance et qui se sent abandonnée, ignorée du reste du monde, sur qui s'acharnent les éléments impitoyables.

Le froid, l'hiver, je me souviens lorsque nous transportions des rails de chemin de fer, de la sensation intolérable de l'acier glacé qui collait à nos mains nues. Et les grandes chaleurs de l'été alors que l'on est constamment dehors exposé, à courir avec des charges qui vous font trébucher à chaque pas dans vos galoches inadaptées à ce genre d'exercice, qui vous tordent les chevilles, ou restent enfoncées dans la boue.

Insultés, humiliés, battus.

Qui peut imaginer ce que cela représente, pour un garçon de quinze ans qui voit son père subir les mêmes traitements, et pour un père qui voit son gamin soumis à pareille torture. Les mots employés n'ont pas le même sens, le même poids, le même contenu pour ceux qui nous écoutent sauf s'ils ont vécu, eux aussi, l'expérience concentrationnaire. Il y faudrait aussi l'art du conteur, le talent de l'écrivain. Tous les déportés ne s'appellent pas Primo Levi ou Jorge Semprun.

« Passe-moi le sel ». Oui c'est ainsi que j'intitulerais le récit de ma déportation si je l'écris un jour. J'ai entendu cette réflexion un soir, lors d'une conférence-débat organisée par une association d'anciens déportés. Et cette femme de nous expliquer qu'à chaque fois, lorsqu'à la fin d'un repas, autour d'une table entre amis ou en

famille, elle commençait à raconter un épisode de son aventure concentrationnaire, il se trouvait toujours quelqu'un pour dire «Sarah, passe-moi le sel. »

Dans une large mesure, je crois que les survivants ont éprouvé des difficultés à parler à qui ne voulait pas les entendre. Nos entourages projetaient sur nous leur propre peur: «Il ne faut pas le questionner, cela lui ferait trop de mal» Pour le témoin, solliciter sa mémoire, faire le récit de ce qui est arrivé à un grand nombre de victimes, alors que nous sommes si peu à pouvoir dire ce qui s'est passé et comment ces crimes ont été commis, est une chose grave.

Parler, c'est donc accomplir un devoir.

Parler, c'est un soulagement, c'est se mettre en paix avec sa conscience. Dans un pays de droit, celui qui assiste à un crime se doit de témoigner. Le fait que nous soyons en vie, que nous ayons des enfants et des petits-enfants qui sont porteurs de notre histoire et de nos traditions, c'est encore faire échec aux nazis.

Mettre des mots sur des souffrances passées, sur un vécu douloureux, sur des visions d'horreur, trouver les mots pour rendre compte de l'inimaginable qui a constitué ce crime contre l'humanité, c'est cesser d'être un souffrant passif pour devenir un militant actif de la mémoire et de la défense des droits de l'homme. Pour moi en tout cas, cela a constitué une sorte de thérapie. Certes un témoignage n'est pas une psychanalyse mais je suis persuadé que l'exercice, qui consiste à laisser remonter les souvenirs des profondeurs où le temps les avait enfouis et à en faire le récit à un tiers en cherchant «les mots pour le dire », est une activité salubre.

C'est un travail qui permet de mieux gérer son passé. On cesse de crouler sous le poids d'un traumatisme qui se fait d'autant plus lourd que l'on a cessé ses activités professionnelles et que l'on arrive à l'âge où l'homme vit davantage dans ses souvenirs.

Il aura fallu pour que j'en vienne à témoigner en public, la colère, l'indignation provoquée par les attendus d'un jugement en faveur de Paul Touvier et disculpant en partie le régime de Vichy. A la même période, en 1992, j'avais accepté de raconter, devant une caméra, le sort réservé à ma famille pendant la guerre, à la demande de « Témoignages pour Mémoire ». Ce petit groupe d'universitaires est l'antenne française de la Fondation Fortunoff de l'Université de Yale aux Etats-Unis. Il s'est donné pour tâche, de recueillir sur support audiovisuel, les récits des survivants de la Shoah. J'ai vite été coopté, à ma demande, par «Témoignages pour Mémoire» dont je suis devenu un membre actif, interviewant à mon tour les anciens déportés. Tous ces témoignages filmés, sur cassettes audiovisuelles, seront archivés à la disposition des chercheurs, historiens et enseignants.

Lorsque pour la première fois, j'ai accepté de parler dans un lycée à l'occasion d'un cours d'histoire sur la déportation, je l'ai fait par devoir mais cela m'a beaucoup coûté. Il m'a été très difficile d'avouer publiquement que j'étais Juif. J'étais en sueur, la gorge serrée, exposé comme un combattant en rase campagne, à découvert sous le feu et la mitraille. J'avais beau savoir que c'était ridicule, j'étais néanmoins en proie à un malaise. Ce faisant, l'épreuve terminée, j'avais le sentiment d'avoir accompli un acte héroïque. A présent je peux enfin, sur ce sujet, m'exprimer librement.

J'ai très longtemps porté des manches longues pour cacher mon numéro de matricule d'Auschwitz tatoué sur mon avant-bras gauche et j'ai toujours évité de dire que j'étais Juif. J'ai eu peur de le dire et puis j'ai eu honte d'avoir peur. Pourquoi, après avoir moi-même accepté de témoigner, ai-je souhaité recueillir à mon tour le témoignage d'autres survivants? Je ne suis pas sûr de le savoir avec exactitude. Pénétré de la nécessité d'accomplir cette tâche avant qu'il ne soit trop tard, j'ai eu le sentiment que peut-être il serait plus facile à un déporté de se confier, de se raconter à un autre déporté. Peut-être aussi parce que j'ai moi-même ressenti le fait d'avoir témoigné publiquement comme une délivrance, une libération intérieure, une sorte « d'accouchement tardif», un événement salutaire bien que difficile et parfois douloureux. Sans doute me suis-je senti une sorte de vocation pour accompagner ce travail chez les autres.

Je l'avais accompli personnellement, ce voyage. J'en connaissais le parcours et me sentais une certaine aptitude à être en quelque sorte le « Passeur» pour ce retour de l'enfer.

Le fait est que ma curiosité reste intacte. Je ne me lasse pas d'entendre et de réentendre les récits de mes camarades. Aujourd'hui les rescapés sont peu nombreux et ils sont chacun un miracle de survie. Ils ont, semble-t-il, un rapport à la mort différent des autres mortels. Une sorte de bizarrerie qui leur est restée de leur passage de l'autre côté du miroir. Sans doute ont-ils passé trop de temps sur cette autre planète où la mort régnait en maîtresse. Bref, nombreux sont, parmi eux, ceux qui ont déployé une énergie peu commune à leur retour. De là peut-être une aptitude à prendre des risques, à se croire indestructibles. Ils sont devenus militants

politiques ou syndicalistes de premier plan, commerçants prospères, médecins, avocats, écrivains. Parmi les enfants orphelins libérés à Buchenwald, on compte un prix Nobel de la paix et un grand rabbin d'Israël.

Par ailleurs, faire la démarche de mobiliser plusieurs personnes et les moyens techniques du cinéma pour recueillir, afin de les archiver et de les faire connaître les récits des déportés, c'est aussi une façon de leur restituer leur dignité mise à mal. C'est une forme de reconnaissance. Dans chaque ancien déporté, quand bien même il semble avoir réussi sa vie, il y a un humilié qui sommeille. C'est aussi une façon de lui dire qu'il n'a pas souffert pour rien puisque son témoignage sera utile : qu'il servira à enseigner la jeunesse, à mettre en garde contre les aventures totalitaires.

A la fois cours d'histoire et d'éducation civique, le témoignage est une incitation à prendre au sérieux son rôle de citoyen.

Pour qu'il n'y ait plus jamais Auschwitz.

Henri Borlant

### ■ Bibliographie

Robert Antelme, *L'espèce humaine*

Charlotte Delbo, *Auschwitz et après* :

T1 : *Aucun de nous ne reviendra*

T2 : *Une connaissance inutile*

T3 : *Mesure de nos jours*

Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*

*Le grand voyage*

*Quel beau dimanche*

Jorge Semprun, Elie Wiesel, *Se taire est impossible*

Elie Wiesel, *La Nuit*

Imre Kertész, *Etre sans destin*

Etty Hillesum, *Lettres de Westerbork*

Antoine Bargel, *Jorge Semprun, le roman de l'histoire*, Thèse de doctorat, 2010

Annette Wiewiorka, *Déportation et génocide*

Marie-Anne Matard-Bonucci et Edouard Lynch (sous la dir.), *La Libération des camps et Le Retour des déportés*

Ivan Jablonka (sous la dir.), *L'Enfant-Shoah*